

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT

A L'HOTEL DU FIGARO

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

Impressions d'Espagne : A la mort d'un général — JULIETTE ADAM.
 La Vie de Paris : Le Musée Pouchkine — GABRIEL MOUREY.
 S. M. Edouard VII à Paris : CH. DAUZATS.
 En Turquie : La résistance des Jeunes-Turcs — RAYMOND RECOULY.
 Dessin : Aux Bouffes-Parisiens : la centième de « 4 fois 7, 28 » — DE LOSQUES.
 Les Théâtres : Théâtre Michel : « La Cloison », « La Paix des ménages », « M. de Saint-Christophe, professeur de chinois », « Le Petit Abbé » — FRANCIS CHEVASSU.
 Théâtre de Monte-Carlo : « Neigille » — J. DARTHEMAT.
 Feuilleton : Le Trust — PAUL ADAM.

IMPRESSIONS D'ESPAGNE

A la mort d'un général

Mme Juliette Adam, l'éminent écrivain, si justement renommée pour son admirable connaissance de la politique européenne, termine un beau voyage en Espagne et en Portugal. Elle a reçu, partout, un accueil des plus brillants, et elle rapportera des pays qu'elle a bien voulu en distraire, à l'intention de nos lecteurs, l'attachante page qu'on va lire et qui est à la fois si précise et si pittoresque.

Madrid, 10 mars.

Inutile de dire que ce récit a pour but de comparer les honneurs de toute nature qui peuvent entourer la mort d'un général espagnol à ceux qui entourent un général français.

Un matin que je regardais, de la fenêtre de mon hôtel, à gauche l'entrée de l'incomparable place de la Puerta del Sol, à droite la perspective de la rue de la Alcala, je vis venir un long défilé qui accompagnait une musique plaintive. C'est l'enterrement d'un général.

La garde municipale à cheval vient d'abord, puis le clergé de la paroisse en surplis avec l'étoile d'or.

Un des prêtres porte ce qu'on appelle à Madrid « la croix soulevée ». Cette croix, portée à hauteur d'homme, lorsque le défunt est une valeur exceptionnelle, est haussée en raison de cette valeur. Je l'aperçois si haute que je demande aussitôt qui la croix soulevée honore à ce point.

Le général Suarez Inclan ! Tous ses grades ont été conquis par des actions d'éclat.

Militaire dans le sens le plus élevé et le plus courageux du mot, il incarnait à un degré supérieur le caractère du soldat, de celui dont le respect du commandement, l'abnégation individuelle font la cohésion et la force de cette grande puissance dominatrice, faite de sacrifices de soi à la Patrie, qu'on appelle l'armée !

Le général Suarez Inclan, fait général de brigade à la plus terrible des batailles cubaines, avait une supériorité intellectuelle de premier ordre.

Il était de ceux qui font l'histoire avec leur sang et savent l'écrire. Ses œuvres, en dehors de leur valeur documentaire, ont une valeur d'action. Il vivait la politique à travers le temps, il la galvanisait, la ressentait, sans qu'il ait un seul moment cessé de son imagination, à son ardeur, le droit de fausser ou de dénaturer un fait.

Ses œuvres sont nombreuses. Leur nomenclature n'intéresserait pas en France ; elles l'ont conduit à l'Académie.

Le général Suarez Inclan avait toutes les qualités : le courage civil, le courage militaire, la force contre la douleur. Durant toute sa vie il prouva les deux premiers, durant ses derniers jours il prouva l'autre en se faisant traîner en voiture ou porter sur une chaise à toutes les séances où l'intérêt de l'armée était en jeu, — à la Chambre où il était député, à l'état-major où il était sous-chef.

Une particularité de caractère qui me frappe dans le général Suarez, qui n'est pas commune, que je m'explique mieux que personne parce que cette particularité a dominé ma vie, c'est qu'il était à la fois traditionnel et libéral. Il trouvait que le passé respecté dans sa valeur engendrait un avenir mieux équilibré.

On l'a bien vu, lui si avide de progrès ! lorsqu'il a défendu avec tant d'ardeur les signes du commandement que de jeunes officiers voulaient modifier sans autre raison que l'amour du changement.

Je suis toutes ces choses aussitôt après le défilé qui sous mes yeux se déployait superbement.

La voiture mortuaire, surchargée de fleurs naturelles, traînée par de superbes chevaux empanachés, s'avancait lentement. A droite et à gauche, les huissiers de la Chambre, ceux du Cercle militaire, de l'Académie, dont le général historien était membre, portaient des torches allumées.

Puis venait le petit groupe du « cortège de deuil », comme on l'appelle, c'est-à-dire la famille. Parmi ses membres se trouvait M. Canalejas, beau-frère du général, l'un des hommes les plus populaires d'Espagne, orateur célèbre, esprit politique pondéré, caractère d'une valeur morale très haute.

Un colonel représentait la famille royale ; le président de la Chambre, M. Edouard Dato, qui sait allier une grande simplicité à une extrême dignité d'attitude, marchait au milieu des anciens présidents de la Chambre populaire, du gouverneur militaire, des chefs de l'état-major de l'armée et de tout ce que Madrid et l'Espagne comptent de personnalités célèbres dans les lettres, dans la

science et dans les arts, et là-bas, là-bas, la file des voitures s'allongeait à l'infini.

J'étais le même jour à la Chambre des députés. Aussitôt l'ouverture le nom du général Suarez Inclan, député de Pravia, fut prononcé.

Le président, d'abord, en quelques mots émus parla du dernier discours prononcé par le général à l'Académie. Il dit que le général, quand il ne combattait pas, se consacrait à l'étude et à l'enseignement de l'art militaire.

« Son patriotisme fut tel, au moment de la guerre de Cuba, que quoique sa situation parlementaire le mit à l'abri de tout service militaire, il courut au combat pour défendre l'honneur du drapeau national.

« C'est à Cuba et à tout ce qu'il a souffert de peines extraordinaires dans cette campagne dont les privations n'ont jamais été égalées, qu'il prit le germe de la maladie qui l'a conduit au tombeau.

« Heureux, messieurs, ceux qui comme lui, après avoir rendu d'aussi grands services à leur pays, descendent au tombeau entourés de l'admiration, de l'affection et du respect d'une nation entière !

Impossible, à ces derniers mots, de rendre l'émotion vibrante, l'explosion de l'âme patriotique de toute une Chambre !

Des larmes me venaient aux yeux... Le marquis de Lerna se lève. Il est le collègue du général Suarez dans la circonscription asturienne.

Ce qu'il admire le plus dans le général c'est son patriotisme, et il formule ainsi son admiration :

« Suarez n'a cessé de travailler à tenir son pays prêt à se défendre, car il savait qu'une nation, pour rester indépendante, doit sans cesse forger les meilleures armes pour combattre ! »

Il faut savoir que c'est à Oviedo que se forment les armes de guerre les plus perfectionnées.

Au milieu du silence, M. Moret, chef du parti libéral dont le général Suarez était membre, se lève. C'est un orateur admiré.

« Je remplace, dit-il, en la circonstance, M. Canalejas, beau-frère du général Suarez, empêché de parler au nom de la famille. »

La parole de M. Moret est pleine d'images. En voici un exemple :

« C'est une tâche mélancolique que celle de chercher l'éclat d'une pensée qui illumine une tombe. »

On relève dans ce beau discours un passage qui le résume et que la Chambre souligne de ses applaudissements émus :

« Tout cela, messieurs ! l'amour des siens, la confiance du Roi dans ce soldat illustre, l'espérance de ses compagnons en ce qu'il aurait pu faire pour la gloire des armes, la sympathie qui se convertit en solidarité de tous les libéraux qui comptaient sur son appui, tout cela est sous l'étoile noire qui recouvre son fauveuil vide. »

Le député Azcarate se lève pour ne dire que quelques mots, ceux-là aussi frénétiquement applaudis :

« J'ai admiré dans le général Suarez, dit-il, non seulement le militaire qui accomplit son devoir, mais le chef d'état-major qui étudie les organisations de toutes les armées, qui connaît tout ce qui se cherche et se découvre dans le monde pour l'art militaire, et en fait l'application à sa patrie ! »

La président du Conseil, M. Maura, ultra-conservateur, tient à rendre, lui aussi, hommage au général libéral et termine ainsi un discours applaudi de toute la Chambre :

« Toujours fidèle à ses idées, le général Suarez ne permettait pas à ceux qu'il combattait de se rappeler qu'il était leur adversaire, parce qu'il n'était l'ennemi de personne. Il faisait dans la politique une telle abstraction de lui-même que jamais je ne l'ai vu, dans les luttes les plus passionnées quoique transitoires, qui fréquemment troublent nos relations, faire acte d'ennemi. »

« La mort, messieurs, se montre sans pitié avec l'Espagne dans ces derniers temps. Elle abuse de sa cruauté envers nous ; mais rassurez-vous, monsieur Moret, tranquillisons-nous tous : ceux qui ont la fortune d'incorporer leur vie dans la vie nationale reçoivent de la Patrie une autre vie ; celle-là échappe à la juridiction de la mort ; elle consacre l'œuvre humaine, qui devient immortelle comme la Patrie elle-même ! »

Juliette Adam.

LA VIE DE PARIS

LE MUSÉE POUCHKINE

Sait-on qu'il y a dans la Ville-Lumière, en plein quartier des Champs-Élysées, un musée Pouchkine ou, pour mieux dire, un sanctuaire dédié à Pouchkine... La chose surprend d'autant plus que nous liions, sinon ceux de la plus tendre, de la plus fidèle admiration, n'ont pas un grand poète russe celui qui en est le fondateur, qui, patiemment, depuis vingt-cinq ans, en a groupé les innombrables et précieux éléments. M. Alexandre Onéguine.

M. Alexandre Onéguine passionnément attaché à toutes les gloires de son pays, doué d'une forte culture, fut un des intimés de Tourguéniev ; et, comme tous ses compatriotes, il aime, il adore Paris où il s'est fixé depuis bientôt un demi-siècle.

Il m'a ouvert les portes du petit appartement de la rue de Marignan où il vit seul avec ses chers livres, ses objets d'art, les manuscrits, les souvenirs, les portraits de « son héros » et la présence spirituelle de tous les êtres et de toutes les choses qu'il a aimés et qu'il aime.

C'est un lieu paisible où la pensée de Pouchkine règne en souveraine. Des vitraux clairs

y répandent une lumière adoucie ; il y fait silence et recueilli comme dans une chapelle.

Voici, dans un cercueil de verre, couché sur un lit de violettes que sèment des brins de muguet, le masque du poète. Je le compare aux images vivantes éparses sur les murs. Les traits ont une surhumaine noblesse, la mort a embelli le visage de celui qui, selon le mot de Dostoevsky, « a su incarner en lui l'âme de tous les peuples » et dont « l'âme a communiqué avec l'âme de tous les hommes. »

Quelle sublime sérénité sur ce large front, quelle énergie de vie persiste dans les lignes de cette face juvénile ! Il est mort à trente-sept ans, en duel, dans le plein épanouissement de son génie. « La jeunesse de Pouchkine, dit le vicomte de Vogüé, c'est un poème comme celle de Lamartine et de Byron... jamais enfant ne se précipita dans le monde d'un bond plus furieux, ramassant toute la vie sur son cœur pour la brûler plus vite. Il dira sans mentir : « J'ai joui de tout et pleinement. »

En 1817, à peine sorti du lycée, il était célèbre ; à vingt-cinq ans, son génie était mûr. « Les chefs-d'œuvre se pressent sous sa plume, les grands projets bouillonnent dans son cerveau, tandis qu'il dépense son cœur à tous les hasards d'amour, ses gros gains littéraires sur toutes les tables d'auberge où un hussard lui offre un breton. »

Sans cesse de me parler de lui et en me citant des passages de ses poèmes, M. Onéguine m'a laissé feuilleter les dossiers de manuscrits qu'il possède ; l'écriture en est ferme et nerveuse, comme agitée par la fièvre d'idéal dont Pouchkine fut toute sa vie obsédé ! Le papier est jauni ; les taches de moisissures ressemblent à des traces de larmes.

Une armoire est ouverte : toutes les éditions originales et toutes les autres, les éditions populaires et les éditions de grand luxe, des œuvres du poète y sont réunies, revêtues de belles reliures ; il y a là aussi le manuscrit de la traduction de la *Dame de pique* par Mérimée, un exemplaire offert à Rachel de l'édition autographiée de l'*Avaro*, des recueils de lettres, d'autographes, d'articles de journaux et de revues, de programmes, de gravures, d'illustrations, de cartes postales concernant Pouchkine et ses ouvrages. Et sur un meuble et dans des tiroirs sont rangés mille objets disparates, boîtes de cigarettes et de cigares, boîtes d'allumettes, boutons, médailles, et jusqu'à des manchettes décorées de son portrait, timbrées de son nom, et jusqu'à des bouteilles ayant la forme de sa tête, reproduisant ses traits. Voici, encore, un album, un carnet qui lui ont appartenu ; son buste par Bernstamm ; les statues en bronze de la maquette d'Antokolski pour un monument projeté.

« C'est que la gloire de Pouchkine, me dit mon hôte, ne fait que grandir. Il est de ceux qui bravent les siècles. Or, la Russie, comme la France, a le culte de ses grands hommes. Plus que jamais, à travers les épreuves qu'elle vient de traverser, elle a éprouvé le besoin de se serrer autour des maîtres de sa pensée. On a célébré récemment le centenaire de Gogol et le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Tourguéniev par des expositions ; c'est le tour de Tolstoï, en ce moment, qui assiste ainsi, vivant, à son apothéose. L'Empereur, d'autre part, a décidé d'ériger à Saint-Petersbourg un Panthéon et lui-même l'a déjà baptisé : la *Maison de Pouchkine*. C'est là qu'il ira, à ma mort, tous les souvenirs que j'ai réunis ; joints à ceux que possède la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, le musée de Moscou et les archives du lycée où l'auteur de *Boris Godounov* a fait ses études, ils compléteront le plus bel ensemble de documents qu'il soit possible d'offrir à la postérité sur la vie et l'œuvre d'un des plus grands poètes du dix-neuvième siècle.

Comme j'allais franchir le seuil du petit musée Pouchkine, un rayon de soleil frappant les vitraux entourait comme d'un nimbe le masque du poète, dans son cercueil de verre, parmi les violettes semées de muguet...

Gabriel Mourey.

Échos

La Température

Complètement dégagé des gros nuages qui l'obscurcissaient la veille, le ciel était, hier matin, d'une parfaite pureté. La journée a donc été très belle, c'est-à-dire douce, sans pluie et sans vent, malgré la légère baisse de la température. A sept heures, le thermomètre marquait 6° au-dessus de zéro, atteignant 20° à trois heures après-midi et restait à 17° à cinq heures du soir. La pression barométrique, à midi, accusait 765^{mm} 2 ; elle se relève rapidement sur le nord-ouest de l'Europe.

Des pluies sont encore tombées sur le centre et le nord du continent ainsi que sur les îles Britanniques. En France, il a plu à Nancy. La mer est belle sur nos côtes.

La température s'est abaissée sur toutes nos régions, excepté dans le Centre.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 5° à Charleville, 6° à Dunkerque et à Boulogne, 7° à Cherbourg, à Ouessant, à Rochefort, à Limoges, à Belfort et Brest, 9° à Lorient, à l'île d'Aix, à Nantes, au Mans et à Nancy, 10° à Bordeaux et à Besançon, 11° à Marseille, à Clermont et à Toulouse, 12° à Biarritz, 13° à Perpignan, 14° à Cette, à Orléans, à Lyon, 20° à Cap-Béarn et à Alger.

En France, un temps beau est probable. (La température du 15 avril 1909 était, à Paris : 3° au-dessus de zéro le matin et 11° l'après-midi ; baromètre : 777^{mm} ; temps frais.)

Nice. — Température : à midi, 21° ; à trois heures, 22°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Ouen. — Gagnants du *Figaro* :

Prix du Vendémiois : Hipparque ; Gisela.
 Prix de la Baucze-Sébénico : Queen of Scots.
 Prix de la Solange : Jim Crow ; Lattainville.
 Prix de Marchenoir : Laripette.
 Prix Gascon-II : Bethsada ; Don Quichotte III.
 Prix de l'Orléanais : Coq II ; Nansouck.

A Travers Paris

Le sabotage à l'Intérieur.
 Dans les coins, à l'abri des regards vigilants et soupçonneux, on se conte,

entre fonctionnaires du ministère de l'Intérieur, une bien curieuse aventure.

On sait qu'il se publie chaque année, par les soins de la direction des affaires départementales, un très gros volume qui fait la joie des statisticiens et qui donne un état détaillé de la situation financière des communes.

Or, dans le dernier volume, où dans le document en préparation, nous ne saurions préciser, il s'est glissé une légère erreur de cent ou cent cinquante millions.

On s'en aperçut un peu tard et il s'ensuivit une certaine bousculade du personnel dans le bureau intéressé. Mais comme il fallait bien rechercher les causes de ces comptes fallacieux, on s'avisait de consulter les dossiers contenant les documents qui permettent de rétablir la vérité.

Et voici où les voix se font plus basses, dans les coins où l'on raconte l'étrange aventure :

La plupart des dossiers avaient été sabotés, des pièces capitales avaient disparu, les états de telle grande ville s'étaient évanouis, la situation de telle commune du Nord se trouvait dans le dossier d'un département du Midi, et vice versa.

On devine que ce sabotage en pleine place Beauvau a fortement ému les phases administratives et ministérielles.

La mercière de Méru.

Elle se trouvait seule dans sa petite boutique. Un homme est entré et lui a dit :

— Je voudrais des cravates rouges. Alors elle a bouleversé toutes ses boîtes. En ces temps de grève, un client est un envoyé de Dieu.

Elle a bouleversé toutes ses boîtes et a présenté quelques cravates rouges. Quelques-unes seulement. Et elle a dit :

— J'ai aussi un joli bleu. Voici un vert qui est très distingué.

Mais il a répondu qu'il voulait seulement des cravates rouges, toutes rouges, très rouges. Et non pas cinq ou six. Cinq cents, mille cravates rouges.

Mille ! La mercière n'en revenait pas. Mille ! Il faudrait les faire sur commande. L'homme a dit :

— Faites-les.

Et depuis ce temps la petite mercière taille, ourle et met des « systèmes ». Jour et nuit elle fabrique des cravates rouges. C'est pour les ouvriers. On a pensé, à la C. G. T., que les manifestations seraient plus imposantes si tous les manifestants avaient des cravates rouges.

Certes, elle n'est ni syndicaliste, ni antimilitariste, la petite mercière de Méru ; mais ne vous avisez pas de dire devant elle du mal de la C. G. T. La C. G. T., pour elle, c'est une institution qui fait aller le commerce.

Notre directeur a reçu de M. Camille Saint-Saëns une éloquentة lettre à propos de la *Foï*, l'œuvre de M. Brieux sur laquelle le grand compositeur a écrit la partition dont notre collaborateur Brüssel disait l'autre jour les beautés admirables ; notre critique avait fait, on s'en souvient, des réserves très nettes au sujet du livret et de ses tendances :

Laissez-moi, mon cher Calmette, écrit le maître, vous parler de la pièce et prendre sa défense. Le théâtre, dites-vous, donne trop de relief à des idées qui demandent à être traitées avec délicatesse et ménagement, et en parlant ainsi vous serez d'accord avec la grande majorité du public, pètri, à son insu, de *venamisme*, formé à l'école de l'a peu près. Renay ne cessait de dire qu'il fallait se garder des malentendus, éviter de fouiller les consciences.

Les religions, elles, n'y regardent pas de si près. Elles affirment, non seulement avec fermeté, mais avec violence ; chacune proclame qu'elle enseigne la Vérité absolue, et cette Vérité, elle l'impose quand elle le peut, ne reculant pas devant la hache, le bûcher, les massacres, quand elle peut s'appuyer sur la Force.

Est-ce que cette inégalité n'a pas assez duré ? Est-ce qu'il n'est pas temps de regarder en face la question religieuse et de la traiter avec toute l'ampleur qu'elle comporte ? C'est ce qu'a fait Brieux. Il a mis en présence la Foi et l'Incrédulité ; avec une splendeur impartiale, il leur a permis de faire valoir tous leurs arguments, de les déployer en toute liberté, et il en résulte une œuvre admirable, admirable par sa beauté, plus encore peut-être par le courage qu'il a fallu pour l'écrire, et c'est pourquoi j'ai tenu à honorer d'y collaborer.

Encore une fois merci et très cordialement à vous.

C. SAINT-SAËNS.

Le nouvel « ange gardien ».

Parmi les personnes de la suite du roi d'Angleterre se trouvait hier dans le train venant de Biarritz un fonctionnaire français auquel S. M. Edouard VII semblait témoigner une particulière bienveillance.

Ce personnage n'est autre que l'aimable M. Poncet, l'ancien « coadjuteur » et aujourd'hui le successeur, auprès du roi d'Angleterre, de M. Paoli.

Si M. Paoli pouvait jamais être oublié, disait hier une des personnes de l'entourage de Sa Majesté, seul, M. Poncet serait capable de contribuer à ce miracle. Et il en mourrait de chagrin...

C'est en ces termes, si parfaitement courtois pour son ancien chef et pour lui-même, que fut consacré hier le nouvel « ange gardien » des souverains.

Un pari original.

C'est l'horloge décorative placée par M. Charles Girault au revers de son Petit Palais qui en est l'objet.

M. Dauwé F. Plunkett, qui vient chaque année de New-York faire quelques achats à nos Salons, remarqua, le 15 avril 1901, que cette horloge était arrêtée sur 6 h. 10. Connaissant à fond notre admi-

nistration, cet Américain paria que l'horloge du Petit Palais marquerait fidèlement, à toute heure de jour et de la nuit, 6 h. 10, pendant dix ans au moins, c'est-à-dire jusqu'au 15 avril 1911.

Chaque année, en revenant à Paris, M. Dauwé F. Plunkett constate qu'il a eu raison de parier ; et, comme il est beau joueur, il pousse l'élégance jusqu'à demander par des lettres pressantes et à faire demander par ses amis à l'administration municipale, propriétaire du Petit Palais, le réglage de la fameuse horloge.

Le pari arrivait dans deux ans, jour pour jour, à échéance. Cette échéance, M. Dauwé F. Plunkett l'attend avec sérénité.

PETITES CURIOSITÉS

L'administration française, dans les arrêtés qu'elle placarde sur nos murailles, ne dédaigne pas les précisions. C'est ainsi que, l'autre année, une affiche signée de M. de Selves nous révélait, vers le milieu d'août, qu'à partir de fin de mois la chasse du « pygargue et du gypaète barbu » serait autorisée dans toute l'étendue du département de la Seine.

En revanche, l'employé qui rédigea, l'été dernier, le règlement nécessaire par la promulgation de la loi du 15 juin 1907 sur les jeux autorisés dans les cercles et les casinos balnéaires, oubliant dans son énumération le whist et le bridge.

On ne pouvait appliquer l'esprit de ce décret. Il en manquait trop pour cela. On ne pouvait donc en appliquer que la lettre. On le fit. Et c'est pourquoi whist et bridge furent interdits dans les cercles et casinos de stations thermales en 1908. Pourquoi ce passe-temps favori de la majorité des Français leur fut-il refusé ?

Dans quel but cette restriction d'une maladresse sans bornes ? Le bureaucrate responsable prenait-il le bridge pour une forme plus dangereuse du baccara ou une variante par trop brutale du football ?

Renseignements pris, ce bureaucrate était tout simplement distrait le jour où il rédigea le décret, distrait le haut fonctionnaire qui le signa et distrait l'expéditionnaire qui le recopia. Pourquoi distraits ? Parce que tous trois attendaient avec impatience l'heure de quitter le ministère pour aller faire un bridge, l'un à son cercle, l'autre au café, le troisième au caboulot d'en face.

Enfin, cette lacune outrageante est réparée. Un décret libérateur autorise désormais le whist, le bridge, le bésigue et le piquet. Il n'en coûtera que quelques frais de bureau de plus... — PALÉMON.

« L'organisation de la carrière des Marchaux... »

Voici un intitulé d'allure militaire et qui semble viser une institution malheureusement un peu désuète... Déterminez-vous. Il s'agit simplement de savoir si la carrière des Marchaux des bois de Vaucresson, d'où la Ville de Paris tire la plupart des pavés de nos rues, continuera d'être régie directement par la Ville ou si, suivant le système de la « Mine aux mineurs », on ne la remettra pas aux ouvriers qui l'exploiteront directement.

Question fort délicate, a dit M. de Selves et pour laquelle l'avis du Conseil d'Etat est nécessaire ! Et cette « organisation de la carrière des Marchaux » s'établira, sans doute, de façon fort... civile !

Un clou chasse l'autre.

Ce dicton célèbre, si vrai, ne l'est plus aujourd'hui, et la direction des Folies-Bergère en est la cause. En effet, dans cette triomphale revue, chaque quinzaine amène sa nouvelle surprise, son nouveau « clou ». Mais aux Folies-Bergère un « clou » ne chasse pas l'autre.

« Un clou vient s'ajouter à un autre. » Ce soir encore, débuts dans la revue des « Schwartz », une troupe de désopilants parodistes, et, malgré cela, Chris Richards, le célèbre excentrique anglais, continue ses représentations, ainsi que l'extraordinaire ténor Salvatore Romagnolo et miss Campion et Marie Marville, Claudius, Pougand, Maurel et Morton jouent toujours le « clou de la saison ».

Brillante première, hier soir, au théâtre Michel, cadre révisé de toutes les élégances parisiennes, qui s'y déploient à merveille, aussi bien dans la salle que sur la scène. Des deux côtés de la rampe, Redfern a triomphé, notamment avec les toilettes portées par la belle Mlle Margel dans la pièce de M. Charles Desfontaines : deux robes d'après-midi, l'une en charmante robe rose, l'autre en voluptueuse robe bleue, d'un goût parfait, d'une discrétion et heureuse originalité, d'une ligne impeccable.

Hors Paris

Souvenir d'hier.
 Wimbledon Common, entre onze heures et midi. Sur le sentier qui borde ce vaste terrain boisé, nombre de promeneurs, d'enfants, de nasses.

Survient un vieillard d'apparence plutôt extraordinaire. Une tête superbe, sur un corps grêle, petit. Les vêtements sont négligés ; le pantalon, trop court, découvre des bottines à élastique. Il marche d'un pas régulier, lent, s'arrête parfois pour considérer un *laby* à tête bouclée, lui sourit et reprend sa marche. C'est Swinburne, l'illustre poète anglais.

Chaque matin il s'achemine de Putney à Wimbledon. Neuf kilomètres aller et retour. Le but de sa promenade ? Une minuscule boutique, tenue par une marchande de journaux, de jouets, de bibelots. C'est là qu'il achète ses livres, ses journaux, ses revues. Caprice de poète. La boutique est bien garnie. Elle déborde, on peut à peine faire un mouvement. M. Swinburne y est reçu avec honneur et égards. Miss Z le sert elle-même. Rien ne pourrait la persuader

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr^t)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102-46 — 102-47 — 102-49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine-et-Oise.....	45 »	80 »	60 »
Départements.....	48 75	87 50	75 »
Union postale.....	24 50		

œuvre posthume du délicieux poète Jean Lorrain, mis en musique par le jeune prix de Rome, M. Charles Silver.

C'est une œuvre fort originale, neuve en sa coupe : le prologue et l'épilogue sont de comédie lyrique ; le corps de la pièce est chorégraphique pure.

Dans une petite ville scandinave, la veille de Noël, la vieille Gottlieb, file son rouet près de sa petite-fille Gerda, dont le fiancé, Peters, est le plus brave garçon du monde. En attendant l'heure de la messe de minuit, Gottlieb conte la légende de Neigilde, fée des neiges, qui enlève les beaux amoureux à leurs amantes. Sur ce récit romanesque, la petite Gerda s'endort : et nous assistons aux péripéties de son rêve, tout entier consacré par la fantasmagorie des danses.

Gerda assiste, en son rêve à un drame d'amour et de jalousie : Neigilde lui enlève son fiancé Peters, qui poursuit un rival, le furieux Otto. Cela fournit trois poétiques tableaux, trois visions, sur le fleuve gelé, sur la mer de glace, royaume de Neigilde, et dans un décor de printemps où les cloches sonnent le réveil de la nature, après que tous les maléfices du cauchemar se sont détruits : ces cloches, ce sont celles de Noël. Gerda se réveille, chez la vieille Gottlieb, en joyeuse réalité d'amour, après avoir si cruellement rêvé.

Tous les détails du poème sont exquis, d'un joli relief.

Sur cette œuvre, M. Silver a brodé de riches arabesques. Sa musique, de pure comédie lyrique aux scènes chantées (et alors, très mélodique, librement, elle s'exhale en belles phrases de charme), devient, aux tableaux de danse, nerveusement rythmée, musique de ballet écrite par un musicien qui sait tous les secrets du ballet d'art, et dont l'orchestre, aux sonorités pleines et changeantes, chante toujours polyphoniquement, sans que tant de science étouffe tant d'inspiration prime-sautière.

L'interprétation est remarquable : aux tableaux chantés, — le prologue et l'épilogue. — Mme Mary Girard, souvent applaudie au cours de la saison d'opéra, a dessiné avec un art parfait la silhouette de l'aïeule Gottlieb, et a fait une fois de plus applaudir son talent de cantatrice et de comédienne lyrique ; Mlle Charley, l'exquise divette, fut une délicieuse Gerda, héroïne poétique à la voix fluide ; et M. Berthaud, de sa belle voix de ténor, et avec son talent éprouvé d'acteur, fut un très simple et très sympathique Peters.

Dans le rêve, deux rôles se dédoublent : Gerda et Peters. Mlle Maria Bordin, l'étoile de la Scala de Milan et du théâtre de Monte-Carlo, a fait acclamer son style impeccable sa souplesse si naturelle et infiniment gracieuse, et sa merveilleuse danseuse du ballet impérial, le célèbre danseur du ballet impérial de Russie, dans le rôle de Peters, a une fois de plus transporté d'enthousiasme les spectateurs par son magistral talent de mime et son extraordinaire agilité chorégraphique.

Neigilde, c'était Mlle Carrère, sculpturalement belle, et magnifiquement expressive.

A côté de ces admirables protagonistes, les autres rôles du « Rêve » ont été remarquablement interprétés par les premières danseuses : Mlle Luparia, Giussani et Pavlova. Il faut citer aussi l'excellent comédien, M. Maury, qui dessine adroitement un rôle de bourgeois.

La mise en scène est féerique ; les décors de M. Visconti sont aussi beaux que tous les autres décors, c'est-à-dire d'un prestige merveilleux.

Les danses, ingénieusement réglées par M. Saracco, lui font le plus grand honneur.

L'orchestre, dirigé par M. Léon Jehin, a exécuté, avec une rare richesse de nuances, l'admirable et pittoresque partition de M. Charles Silver.

J. Darthenay.

LA SOIRÉE

AU THEATRE MICHEL

Le théâtre Michel, le petit dernier-né des « plaisirs parisiens », vient, selon l'expression consacrée, de renouveler son affiche.

Le théâtre Michel « habille », chaque renouvellement d'affiche y constitue un petit gala. Hatons-nous d'ajouter que leur qualité éternelle sur l'affiche, les spectacles du théâtre Michel, ce qui espère les gais, comme il sied à des fêtes d'exception.

Convie par M. Mortier à venir renouveler

l'affiche, j'ai eu la naïveté, impardonnable pour un soiriste averti, d'arriver exactement à l'heure indiquée par les journaux, soit neuf heures moins le quart. J'étais quasiment le premier. Cela me valut de partager avec personne les amabilités de bienvenue de M. Mortier, et aussi de voir quatre ouvreuses, une marchande de programmes et une placeuse m'entourer de prévenances toutes fraîches.

Je pénétrai ensuite dans la salle. Elle était plongée encore dans une demi-obscurité. Dans la pénombre un monsieur et une dame somnolaient qui avaient l'air d'être là depuis la veille.

C'est qu'en sa qualité de théâtre sélect le théâtre Michel est un théâtre où l'on vient tard. Il est une de ces bonbonnières nécessaires à Paris où l'on peut arriver à l'heure qui vous plaît, certain que l'on est, grâce à « spectacle coupé », d'arriver toujours au commencement d'une pièce. On dit avant d'aller au spectacle dans les grands théâtres, on va au spectacle dans les bonbonnières après avoir dîné, et c'est si peu la même chose que c'est exactement le contraire.

Cependant les toilettes et les habits noirs, même en retard, finirent par arriver, et la salle, éclairée à giorno, fut pleine bientôt d'un public papotant.

Et le spectacle commença. Pour essayer les platres et aussi l'inattention élégante, mais obstinée, de l'assistance, on nous servit d'abord un petit acte sans grandes prétentions — du moins je l'espère — intitulé *la Cloison*, de M. Claude Gœvel, et grâce auquel le souffleur put régler pour le reste de la soirée le diapason de son « soufflage ».

Ce fut ensuite *la Paix des Ménages*, une amusante pochade d'Adrien Vély, un des bons piliers de la phalange des auteurs gais — au fait, les phalanges ont-elles des piliers, et les auteurs gais ont-ils une phalange ? — et de M. Miral. A ces messieurs revient l'honneur, qui n'est pas mince, d'avoir rompu la glace — qui n'est pas mince non plus — des gais select.

Quand le rideau se leva sur la troisième pièce et quand la protagoniste de cette pièce apparut, ce fut dans la salle, avant toute réplique, un tonnerre prolongé d'applaudissements. C'est que l'artiste qui venait d'entrer en scène n'était autre que la délicieuse, l'imitable Céline Chaumont, devant laquelle, pour la décider à triompher à nouveau, M. Michel Mortier, fakir dramatique obstiné, resta cinq ans en prière !

Une fois de plus, Paris montra qu'il avait la reconnaissance de l'esprit en acclamant une comédienne qui, par sa grâce, son charme, son accueil, son grand-peine à maîtriser son émotion et à ne pas nous présenter un petit Stanislas de Boufflers sanglotant... Mais aussitôt remise, elle détailla le charmant monologue du *Petit Abbé* avec toute la finesse toute l'intelligence et toute la grâce spirituelle qui sont la marque de son talent.

M. de Saint-Christophe succéda à la pièce de M. Henri Bocage et Armand Llorat. Cette pièce est signée Charles Desfontaines, pseudonyme en cristal de roche derrière lequel s'abrite, si l'on peut dire, un docteur en médecine qui fait des pièces gais exclusivement pour guérir ses clients neurasthéniques. On prétend qu'il est un collaborateur, cette fois, une femme du monde qui... que... dont... mais comme il ne faut pas démasquer une femme même avec des fleurs, je me tais.

La soirée se termina en joie violente et osée par la *Romanichelle*, un conte bohémien naturellement, de M. Paul Franck, et dont l'excellent comédien Edouard Mathé écrit les rythmes pittoresques et colorés. Mlle Naticha Trouhanowa fut la Zingara, tra la la ! Et cela me dispense d'ajouter que la couleur locale coula à pleine palette !

Un Monsieur de l'Orchestre.

4 fois 7, 28

L'affiche d'hier soir, aux Bouffes, aurait dû porter 4 fois 7, 28 x 400.

C'était, en effet, hier la centième de la spirituelle pièce de M. Romain Coolus. Le public a ratifié le jugement de la critique, qui avait loué la grâce du style et la profondeur voilée de gaieté de cette œuvre charmante. Nous sommes heureux de reproduire ici son article essentiel — l'une des scènes les plus applaudies.

Paul Lorbey vient d'avoir une dispute grave avec sa femme, la charmante, mais fantasque Juliette. De sérieux dissentiments de divers ordres vont rendre entre eux la rupture inévitable. Paul reste seul avec Mme Ciriète, la mère de Juliette.

ACTE PREMIER

SCÈNE XIV

PAUL, M^{me} CIRIÈTE

PAUL. — Vous avez vu ?... Cette sortie provocante, cet air de défi... ce billet écrit là, exprès, sous mes yeux...

M^{me} CIRIÈTE. — Oh ! exprès...

PAUL. — C'est du toupet. Un autre eût exigé...

M^{me} CIRIÈTE. — Un maladroite !

PAUL. — Ou un qui eût perdu patience. Heureusement, vous étiez là...

Aux Bouffes-Parisiens — La centième de 4 fois 7, 28



M. Romain Coolus

M^{me} CIRIÈTE. — Oui, heureusement, sinon...

PAUL. — Mais elle ne perdra rien pour attendre.

M^{me} CIRIÈTE. — Paul ! calmez-vous... je vous en prie !

PAUL. — Oh ! je suis calme, très calme ! Calme à perte de vue !

M^{me} CIRIÈTE. — A perte de bon sens !

PAUL. — Que non ! que non ! (*Au domestique qui entre.*) Du thé ! (*Le domestique sort.*) De l'autre thé ! du thé propre... (*A Mme Ciriète.*) En attendant, ma chère amie, asseyez-vous et causons...

M^{me} CIRIÈTE. — Très volontiers. Je m'assieds. A vous la cause...

PAUL. — La cause ? C'est malheureusement déjà une vieille affaire ! remise de huitaine en huitaine. Le tribunal a eu le temps de se faire une opinion. Sa religion est éclairée, elle l'est même à giorno. Aujourd'hui, verdict. Chère madame Ciriète, j'ai une grave nouvelle à vous annoncer : je vais quitter Juliette.

M^{me} CIRIÈTE. — Se levant. — Hein ?

PAUL. — La forçant à se rasseoir. — Ne bondissez pas. J'y ai mûrement réfléchi depuis onze heures et demie. C'est la seule solution possible. Ma patience est à bout de forces, mes forces sont à bout de patience. N'attendons pas que les choses se gâtent irrémédiablement.

M^{me} CIRIÈTE. — Eh bien, ça ne tient pas debout ! Vous voulez vous séparer de Juliette parce qu'elle désire aller à Cabourg et que vous le lui interdisez ! Depuis que le divorce est institué, mon bon ami, on en a vu beaucoup d'enfants et pas mal d'idiot ! mais un plus enfantin et plus idiot que celui-là, jamais ! (*Le domestique apporte le thé et sort.*)

PAUL. — Ma chère amie, je ne suis pas un gamin. Si j'ai l'intention d'en finir, ce n'est nullement parce que votre fille exige un Cabourg ou je refuse de l'accompagner. Non, je ne suis tout de même pas potache à ce point-là ! Cabourg, c'est l'occasion, le prétexte, la goutte d'eau... d'eau de mer, si vous voulez ; j'ai contre elle des griefs sérieux que vous connaissez aussi bien que moi, et sur lesquels je ne reviendrai pas. Dans ces conditions...

M^{me} CIRIÈTE. — *Interrompant et lui offrant une tasse de thé.* — Bouilliant ! un moreau ! pas de citron... un nuage de lait... je sais... Vous avez fini ?

PAUL. — Pour le moment, oui.

M^{me} CIRIÈTE. — Vous permettez qu'à mon tour... C'est mon droit. C'est même mon devoir. Je suis sa mère.

PAUL. — J'aurais mille fois mieux aimé qu'elle fût la vôtre.

M^{me} CIRIÈTE. — Et moi donc !

PAUL. — J'aurais eu en elle la belle-mère type, élégante et désagréable ! C'est elle parlait. Tandis que vous, oh ! c'est inouï que vous m'auriez convenu : vous êtes fine, vous êtes gaie, vous êtes allante, vous êtes amusante, vous êtes confortable... vous êtes...

M^{me} CIRIÈTE. — *Interrompant.* — Je suis la mère.

PAUL. — Quel dommage !

M^{me} CIRIÈTE. — Vous venez de faire le procès de Juliette. Très bien, ma foi ! On se serait déjà cru à la Chambre. Vous avez énuméré tous les griefs que vous pouviez avoir contre elle, et vous avez passé sous silence ceux qu'elle pouvait avoir contre vous !

PAUL. — Elle ! Contre moi ?

M^{me} CIRIÈTE. — Dame ! Vous vous croyez donc un mari parfait ?

PAUL. — Je n'ai pas cette prétention, mais...

M^{me} CIRIÈTE. — Rassurez-vous, il n'y en a pas.

PAUL. — Voyons donc ! Je suis curieux de savoir ce qu'elle me reproche.

M^{me} CIRIÈTE. — Tout.

PAUL. — C'est simple ! Alors, à ses yeux, j'ai tous les défauts...

M^{me} CIRIÈTE. — Oh ! vous vous vantez ! Si vous les aviez tous, vous seriez un monstre.

PAUL. — C'est gai ! Je ne suis même pas monstrueux. Elle me reproche donc...

M^{me} CIRIÈTE. — D'abord de ne pas la rendre heureuse.

PAUL. — D'abord ! Mais mademoiselle votre fille n'est peut-être pas née pour le bonheur !...

M^{me} CIRIÈTE. — Oh ! croyez-vous, une femme...

PAUL. — Je n'ai pas dit pour le plaisir. Ensuite ?

M^{me} CIRIÈTE. — Elle se plaint de votre caractère désagréable.

PAUL. — Si l'est, ce que je conteste, il ne l'est devenu que par sa faute...

M^{me} CIRIÈTE. — Savoir. Vous ne lui refusez pas que Cabourg. Vous lui refusez tout ce qu'elle vous demande, ou presque.

PAUL. — Parbleu ! Elle me demande tout ce qui lui passe par la tête, et Dieu sait ce qu'il y passe ! C'est le carrefour des idées déracinées.

M^{me} CIRIÈTE. — Elle se plaint que vous l'abandonnez.

PAUL. — Moi ! Evidemment ! Je vais

tous les jours à la Bourse, mais j'ai une raison : c'est mon métier.

M^{me} CIRIÈTE. — Vous y jouez.

PAUL. — Quelquefois, oui. Pour tâcher de satisfaire les fantaisies de madame qui sont coûteuses.

M^{me} CIRIÈTE. — Vraiment ? Et peut-on savoir ce que vous avez gagné, ces temps derniers, à votre Bourse ?

PAUL. — Mais... De l'expérience !

M^{me} CIRIÈTE. — Ce n'est pas avec ça qu'on paie des couturiers et des modistes.

PAUL. — Non, mais c'est avec ça qu'on s'habitue à ne pas les payer. — C'est tout ?

M^{me} CIRIÈTE. — Oh ! non ! Elle se plaint encore de votre jalousie ; vos façons soupçonneuses les froissent. Vous la suspectez. Vous en êtes à la mort.

PAUL. — Justifiée. Elle a des amis fâcheux, trop d'amis... peut-être des amis.

M^{me} CIRIÈTE. — Plusieurs ?

PAUL. — Qui sait ?

M^{me} CIRIÈTE. — Comme vous y allez !

PAUL. — Comme elle y va.

M^{me} CIRIÈTE. — Mais, s'il y a, quand le diable y serait !

PAUL. — Il y est, chère madame, et si il n'y est pas, il est bien près d'y être. C'est pour cela que je désire en finir... avant.

M^{me} CIRIÈTE. — C'est sérieux ?

PAUL. — Très. Que les torts les plus graves soient de son côté ou du mien, il n'importe. Un fait est là : Juliette et moi nous ne pouvons plus nous entendre.

M^{me} CIRIÈTE. — Vous ne vous écoutez même pas.

PAUL. — Cela prouve que nous n'avons plus aucun désir de nous convaincre. Nous nous sommes pris en grippe ; c'est peut-être encore une façon de se prendre, mais c'est assurément la dernière ! Voyez-vous, chère madame Ciriète, je ne me suis pas marié pour n'avoir qu'une maîtresse de plus. Non, des maîtresses, j'ai passé ma jeunesse à en changer. Le jour où j'ai désiré le repos, le calme, la vie régulière, j'ai dit adieu aux passages et j'ai salué la compagne. La compagne, comprenez-vous, c'est-à-dire une amie de toutes les heures et non pas seulement un partenaire de table et de lit — nappes et draps. Je me suis marié pour avoir un intérieur, un chez moi, un refuge. L'intérieur, vous voyez, il est envahi par l'étranger. Le chez moi, il est aux autres. Le refuge, c'est un campement. La compagne, elle me l'aussé compagne. Soit ! Ce sera définitivement. Bonsoir...

Romain Coolus.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir :

Au théâtre Mévisto, à 8 h. 3/4, répétition générale de :

Le Petit Terme, comédie en un acte, de MM. Adrien Vély et Léon Miral.

Mmes Carina, Mme Chantrelle ; Debry, Mme Majorat ; Mireille Fénidie, la sage-femme ; Ripoll, Fédèle ; M. Emile Wolf, M. Chantrelle ; Clavaret, M. Majorat ; Polet, le docteur.

Tout père, tout fils, opéra-bouffe en un acte, de M. Sacha Guitry, musique de M. Tiarko Richépierre.

Mlle Mandy, Elsa Gessler ; MM. Mario Varelly, Guillaume Tell fils ; Mévisto, Guillaume Tell père.

Les Rustans, pièce en deux actes et deux tableaux de M. Charles Méré.

Mlle Odette de Felb, la Pampita ; Mévisto, Pasquale le bûche ; MM. P. Weyrick, Jacques ; J. Fendick, Cécil ; S. Delv, Oso ; Olin, Attilio ; Clavaret, Giovanni ; Polet, Fédèle.

Jour à la cog, revue en un acte de M. Willy.

Mlle Mady, Mme de Memphis ; Debry, la bonne ; Mireille Fénidie, la veuve Joyeuse ; Ripoll, le notaire ; Mlle Mag Villars dans le rôle de la comtesse ; MM. Wolff, Contant d'Ivry ; Delv, Wilbur ; Wright, Olin, Pain de luxe ; Clavaret, Picard ; Polet, le Coq ; Eygès, l'Agent.

Demain soir, première représentation.

On peut louer par téléphone au 143.60.

A la Porte-Saint-Martin, à 8 h. 1/4 précises, première représentation de *Lausca*, pièce en quatre actes de MM. Gustave Guiches et François de Nion. Distribution :

Mademoiselle : Mmes Gilda Darthy, Mlle de Montepan, Mlle de Sévigne, Mlle de Tandonneau, Mlle de Sarron, Mlle de Soubise, Lauzun, Louis XIV, Cécil, Montepan, Saint-Mars, Raquel, MM. Dauchy, Dangeau ; Person, Louvois ; Cha-

bert, Boulanger ; Dufresne, d'Artagnan ; Barnier, l'huissier ; Dancun, l'abbé Visconti.

Mmes Deraisy, Mme de Nogent ; Jarry, Mme de La Hillaire ; Ardens, Mlle Descaillat ; Loria, Mme de Gavres ; Walter, Mme de Rambure ; Cléry, Mme Colbert.

A l'Opéra, à 8 heures, la *Valkyrie* (Mmes L. Bréval, Hatto, Lapeyrette, Laute-Brun, Campredon, Carro-Lucas, Le Sonne, Durit, Goulancourt, Bauer, MM. Godart, Delmas, Journet).

L'orchestre sera dirigé par M. André Messager.

A la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *Modes-tie*, comédie en un acte en prose de M. Paul Hervieu (MM. Desfontaines, Paul Numa, Mlle Provost) ; *Connais-toi*, pièce en trois actes en prose de M. Paul Hervieu (MM. Le Barzy, Raphaël Dulos, Delhelly, Georges Grand, Mmes Bartet, Leconte).

A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/2, *Sanga* (Miles Chénal et Nelly Martyl, MM. L. Fugère et Léon Bayle).

A l'Odéon, à 9 heures, *Beethoven* (MM. Desjardins, Bernard, Desfontaines, Vargas, Joubé, Mmes Barjac, Albane, de Pouzols, Luce Colas, Barsange).

Aux Variétés, à 9 heures précises, 283^e représentation du *Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numès, Moricey, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Dierckx, etc., et Mlle Lanterne dans le rôle de Marie Bourdier). — à 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Miles Chapelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, 43^e représentation de *la Favorite* (Mmes Delna, Kerhouan, MM. Gautier, Boulange, Paty, Chacon).

A la Renaissance, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guiry, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samaty, Jeanne Desclous).

Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, Mme de Max, Signoret, Dumesnil).

Au théâtre Michel, à 8 h. 3/4, *la Cloison*, *la Paix des Ménages* (Mlle Fanny Aubert) ; *le Petit Abbé* (Mlle Céline Chaumont) ; *Monsieur Saint-Christophe*, professeur d'histoire (MM. Harry Baur, Burquel, Mmes Margel, Latzi) ; *la Romanichelle* (Mlle Trouhanowa).

Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Deval : *Agar ou les loups dans la montagne* ; *le Chien* (MM. Harry Baur, Burquel, Mmes Margel, Latzi) ; *la Romanichelle* (Mlle Trouhanowa).

Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Deval : *Agar ou les loups dans la montagne* ; *le Chien* (MM. Harry Baur, Burquel, Mmes Margel, Latzi) ; *la Romanichelle* (Mlle Trouhanowa).

bert, Boulanger ; Dufresne, d'Artagnan ; Barnier, l'huissier ; Dancun, l'abbé Visconti.

Mmes Deraisy, Mme de Nogent ; Jarry, Mme de La Hillaire ; Ardens, Mlle Descaillat ; Loria, Mme de Gavres ; Walter, Mme de Rambure ; Cléry, Mme Colbert.

A l'Opéra, à 8 heures, la *Valkyrie* (Mmes L. Bréval, Hatto, Lapeyrette, Laute-Brun, Campredon, Carro-Lucas, Le Sonne, Durit, Goulancourt, Bauer, MM. Godart, Delmas, Journet).

L'orchestre sera dirigé par M. André Messager.

A la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *Modes-tie*, comédie en un acte en prose de M. Paul Hervieu (MM. Desfontaines, Paul Numa, Mlle Provost) ; *Connais-toi*, pièce en trois actes en prose de M. Paul Hervieu (MM. Le Barzy, Raphaël Dulos, Delhelly, Georges Grand, Mmes Bartet, Leconte).

A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/2, *Sanga* (Miles Chénal et Nelly Martyl, MM. L. Fugère et Léon Bayle).

A l'Odéon, à 9 heures, *Beethoven* (MM. Desjardins, Bernard, Desfontaines, Vargas, Joubé, Mmes Barjac, Albane, de Pouzols, Luce Colas, Barsange).

Aux Variétés, à 9 heures précises, 283^e représentation du *Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numès, Moricey, Simon, Petit, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Dierckx, etc., et Mlle Lanterne dans le rôle de Marie Bourdier). — à 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Miles Chapelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, 43^e représentation de *la Favorite* (Mmes Delna, Kerhouan, MM. Gautier, Boulange, Paty, Chacon).

A la Renaissance, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guiry, André Dubosc, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samaty, Jeanne Desclous).

Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, Mme de Max, Signoret, Dumesnil).

Au théâtre Michel, à 8 h. 3/4, *la Cloison*, *la Paix des Ménages* (Mlle Fanny Aubert) ; *le Petit Abbé* (Mlle Céline Chaumont) ; *Monsieur Saint-Christophe*, professeur d'histoire (MM. Harry Baur, Burquel, Mmes Margel, Latzi) ; *la Romanichelle* (Mlle Trouhanowa).

Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Deval : *Agar ou les loups dans la montagne* ; *le Chien* (MM. Harry Baur, Burquel, Mmes Margel, Latzi) ; *la Romanichelle* (Mlle Trouhanowa).

Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Deval : *Agar ou les loups dans la montagne* ; *le Chien* (MM. Harry Baur, Burquel, Mmes Margel, Latzi) ; *la Romanichelle* (Mlle Trouhanowa).

